

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique des Livres

Cette brève chronique sera celle des petites déceptions. Déceptions, hâtons-nous de le dire, sur le plan de l'éthique, non sur celui de l'esthétique; ces trois livres dont je croyais pouvoir vous parler avec enthousiasme étant de charmantes réussites littéraires mais ayant négligé de traiter à fond le sujet homophile que nous étions en droit d'attendre d'eux.

Ce propos est particulièrement illustré par le nouveau roman de Jean-Louis Bory : «L'odeur de l'herbe»¹). Je vous ai entretenu plusieurs fois du talent à la fois malicieux, rusé et solide de cet écrivain. Il sait construire des histoires et les rendre riantes par une bonne humeur paysanne ou un lyrisme léger. Si «Mon village à l'heure allemande» obtint le prix Goncourt, pour nous très spécialement son chef-d'œuvre reste «Un Noël à la tyrolienne», quoique nous ne devions oublier ni «La sourde oreille», ni «Usé par la mer». Si, maintenant, nous trouvons encore un grand plaisir en lisant : «L'odeur de l'herbe», ce n'est malheureusement pas que J.L. Bory ait persévéré dans le domaine de la franchise; l'action se passe dans un village de Beauce-Jumainville, bien entendu! — entre 1799 et 1801. C'est une chronique paysanne qui se tient à la limite des événements historiques, au long de laquelle quelques personnages, successivement, monologuent. Hélas ! le seul qui nous intéresse ne s'exprime que trop rarement à mon gré : ce garçon nommé Gentil-Faraud, — quel joli nom ! —, a été un des compagnons, le favori et le tendre amant de Beau-François. Beau-François était le chef d'une bande de brigands qui profitaient de ces temps troublés pour attaquer les fermes et les diligences; mais il a été arrêté, il va être exécuté, et Gentil-Faraud parcourt seul les lieux de leurs anciens exploits, pleurant le souvenir de son amour perdu. Hélas ! je le répète, ce délicieux personnage laisse trop souvent place à d'autres qui n'ont pas autant de raisons de nous attacher. Mais je m'aperçois en relisant ces lignes que je me montre bien difficile ! Mon seul reproche est de trouver trop brèves les pages consacrées à ce héros qui restera néanmoins une charmante figure dans la galerie des portraits homo-littéraires. Et les autres pages du livre sont, littérairement sinon homosexuellement, très agréables. Alors ?

Mon reproche devient plus amer à propos du nouveau roman de Ghislain de Diesbach : «Un joli train de vie»²). Vous savez combien étaient réussies les nouvelles qui composaient «Iphigénie en Thuringe», dont je vous ai entretenu en son temps. Ce talent donnait la quasi-certitude d'un second chef-d'œuvre. Or, si Diesbach semble avoir renoncé, — provisoirement, espérons-le —, à nous montrer des personnages délicieusement équivoques, il a manqué par la même occasion, et peut-être pour ce motif, de faire un bon livre. Car, si le roman de Jean-Louis Bory a eu le tort de placer au second plan son personnage homosexuel, il n'en reste pas moins un très bon roman. Tandis que, privé de personnages homosexuels, celui de Diesbach tombe dans, je ne dirai pas la médiocrité, mais une ténuité si légère, que, l'ayant refermé, il n'en reste rien. Vous en parlerai-je quand-même ? L'auteur dresse une galerie imaginaire de ses ancêtres et de ses souvenirs d'enfance. Voilà tout ! C'est plus une énumération qu'un récit, plus une série d'esquisses que de portraits. A part, peut-être un oncle Fridolin surnommé Frieda qui a beaucoup d'amitié

pour son valet de chambre mais passe rapidement, toutes les amours effleurées dans ce long petit livre n'ont guère d'intérêt. Ghislain de Diesbach devrait faire du Diesbach et non du Philippe Jullian.

J'ai maintenant grande envie de me montrer féroce envers le troisième livre dont je veux vous parler, car s'il ne manque pas de talent c'est d'un talent désastreusement équivoque en ce sens qu'il veut nous faire prendre une amitié très certainement homosexuelle pour ce qu'elle n'est pas. Je n'hésite pas à nommer le livre de François Rongier : «La tenue fantôme»³⁾, premier roman de cet auteur, un livre malhonnête. L'action se passe au début de 1940 dans un camp d'aviateurs dans le Midi de la France. Ferruchi, beau gars vulgaire et musclé, et Alain jeune aristocrate complexé, ne se quittent pas, passent au regard de leurs camarades pour un «petit ménage» mal assorti mais très amoureux. Ils ne font rien pour dissiper cette impression, ils se nomment : «mon mignon, ma beauté . . .», ils s'excitent par des mots tendres, des poignées de mains prolongées, des promenades nocturnes, des billets doux. Mais que croyez-vous ? Il n'y a rien entre eux, tout cela est de la frime ! Ferruchi a une petite amie en ville et son seul rêve est de la faire coucher avec son copain. Quand enfin il y parvient, quand Alain et la fille sont tombés amoureux l'un de l'autre, il est furieux et se fâche contre tout le monde. On se sépare en se disant des vérités, paraît-il très dures, surtout interminablement philosophico-socialo-morales et assommantes. Le «complexe» d'Alain dont on nous avait tant entretenu n'était pas d'être homosexuel mais d'avoir découvert que son père avait une maîtresse. Finalement, tous ces personnages qui nous avaient paru — ingénus que nous sommes ! —, sainement immoraux et sexuellement fixés, n'étaient que des coupeurs de pattes de mouche en quatre, des cerveaux avides de masturbation intellectuelle. On est volé, il y a tricherie. Je ne sais si c'est un intérêt commercial qui a inspiré François Rongier pour la première partie de son livre ou si c'est une fausse honte qui lui a fait opérer machine arrière pour la suite, mais s'il y a équivoque c'est celle, coupable comme un abus de confiance, de commencer un bon roman homosexuel puis de sembler dire : «Mais qu'avez-vous cru ? Il n'y a nulle homosexualité là-dedans !». On a envie de se fâcher quelquefois. Surtout parce qu'il y a toujours, évidemment, quelques idiots pour s'y laisser prendre. R.G.D.

1), 2) et 3): Editions Julliard. Paris 1962.